

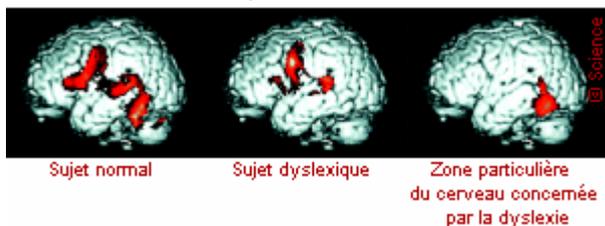
La dyslexie, une affaire de langues

Plus une langue est complexe, plus elle favorise la dyslexie. En France, ce trouble de l'apprentissage du langage écrit touche un million d'enfants. En Italie, les dyslexiques se font plus discrets.

Dyslexiques de tous les pays : mêmes troubles cérébraux pour des manifestations différentes. En d'autres termes, seules les difficultés de la langue pratiquée influencent ces problèmes d'apprentissage de l'écrit. En effet, physiologiquement, les Anglais, les Français et les Italiens sont égaux devant cette maladie. En revanche, comme le souligne une étude menée par une équipe internationale de chercheurs* et publiée cette semaine dans le dernier *Science*, l'égalité s'arrête au cerveau. Ainsi, il y a deux fois moins de dyslexiques chez les petits Italiens de dix ans que chez les jeunes Américains.

C'est le mystère de la variabilité de cette prévalence d'un pays à l'autre que les chercheurs ont voulu percer. Pour cela, ils ont mené une étude comparative sur 72 dyslexiques de langue maternelle française, anglaise et italienne. La dyslexie se manifestant par un trouble de l'apprentissage du langage écrit, les scientifiques se sont adressés à des étudiants, c'est-à-dire à des personnes ayant un bon niveau d'étude. En effet, comme ils le soulignent dans la publication, il leur fallait "*éliminer les autres causes de retard dans la lecture comme, par exemple, de faibles capacités générales ou un manque d'éducation.*" En France et au Royaume-Uni, les étudiants étaient volontaires, mais en Italie, les dyslexiques n'étant pas repérés, un travail de détection a été nécessaire. Tous ont ensuite été soumis à différents tests afin d'évaluer les aptitudes intellectuelles et de lecture, puis à l'imagerie du

Activité cérébrale chez trois personnes en train de lire :



fonctionnement cérébral.

Au point de vue physiologique, la tomographie à émission de positons (TEP) offre des images du cerveau en fonctionnement dont l'interprétation est sans ambiguïté. Quelle que soit leur langue maternelle, les dyslexiques présentent une activité cérébrale réduite au niveau de la partie inférieure du lobe temporal gauche. Si la dyslexie a une base neurologique commune et universelle, de leur côté, les tests cognitifs et de lecture ont souligné certaines différences. Tous les dyslexiques rencontrent les mêmes problèmes de mémoire phonétique à court terme. En revanche, les Italiens lisent nettement mieux et plus rapidement que les Français et les Anglais.

Ces résultats ne sont pas surprenants si on plonge dans la structure même des langues. Avec plus de mille manières différentes, très exactement 1120 graphèmes, d'écrire la quarantaine de sons (phonèmes) qui composent celle chère à Shakespeare, les dyslexiques Outre Manche sont les plus mal lotis. En matière de complexité, l'anglais tient le haut du pavé des langues dites "irrégulières". En Europe, il est accompagné par le français qui a à son actif 190 graphèmes pour 35 phonèmes. Ces deux langues sont donc un véritable casse-tête pour dyslexiques. Pour s'en convaincre, il suffit de prendre pour exemple les différentes façons d'écrire le son [o] : o, ot, ots, ocs, au, aux, auds, eau, eaux, ho, ô, etc. De son côté, l'italien et ses 33 façons d'écrire 25 sons appartiennent aux langues dites "régulières". Cette régularité faciliterait grandement son apprentissage mais rendrait difficile le dépistage des dyslexiques.

Ainsi, d'après les chercheurs, une dyslexie peu importante, qui passe franchement inaperçue chez un Italien, a toutes les chances d'être diagnostiquée comme très handicapante pour un Anglais ou un Français. A l'heure de l'Europe, si certains Italiens ont du mal à intégrer l'anglais, il serait bon qu'ils aillent consulter un orthophoniste, avant d'avaloir leur méthode d'apprentissage de langue ou d'avoir des envies de meurtre trop pressantes sur leur professeur. Peut-être sont-ils dyslexiques sans le savoir...

Médecine

20 mars 2001

Notes :

* Jean-François Démonet de l'unité Inserm (Institut national la santé et de la recherche médicale) de l'hôpital Purpan de Toulouse a mené la partie française de l'étude. Le reste de l'équipe est composé de scientifiques italiens, anglais, canadiens.

Françoise Dupuy-Maury